

Amidu Magasa  
Papa-Commandant a jeté un grand filet devant nous.  
Les déportés de la rive du Niger 1902-1962.  
MASPÉRO, 1970  
rééd. La découverte, 1978, 170 pages

# Papa commandant a jeté un grand filet devant nous

les déportés de la rive du Niger

Où se recrutait les « consentants » ? Dans les régions les plus disciplinées du Soudan, parmi les éléments les plus placides, à en croire le commandant de cercle de Segou, Rocca-Serra, qui disait notamment : « Quand nous aurons épuisé les disponibilités en braves gens prêts à toutes les obéissances, il faudra avoir recours à la contrainte<sup>4</sup>. »

L'année où on a commencé la construction du pont, une épidémie de maux de ventre s'est déclarée à cause des mouches et d'une mauvaise alimentation. Les selles des gens ressemblaient à du charbon. Beaucoup sont morts à ce moment ; cela se passait en 1936. Quant à nous, chefs d'équipe, nos femmes nous préparaient à manger ainsi qu'aux chefs d'équipe célibataires. Chaque samedi, on touchait une ration alimentaire : du mil, du riz, de l'huile, du sel, du poisson séché. L'épouse aussi avait droit à la même ration.

En 1937, on travaillait toujours au pont, cette année on a construit cinq "pieds"<sup>2</sup>. Le pied qui est du côté de la centrale électrique s'est effondré un soir vers 20 heures sur vingt soldats. Dix-sept en ont réchappé et les trois autres ont péri. Lors de la pose de la "toiture" du pont<sup>3</sup>, d'autres sont morts par suite de la décharge électrique. Nuit et jour, il y avait de l'électricité ; on y travaillait de jour comme de nuit. On travaillait de 20 heures à 4 heures, puis de 4 heures à midi et de midi à 20 heures. Une charge électrique qui se communique au fer est un danger pour celui qui le touche. Lorsqu'elle terrasse une personne, celui qui n'en sait rien se précipite pour porter secours et est lui aussi atteint et tué.

En 1939, on a commencé le sixième "pied" du pont. Au sixième "pied", ceux qui tombaient mouraient ; alors je transportais leur corps dans le chaland qui les acheminait sur le dispensaire. Et ce jusqu'à la fin. Nous avons terminé ce "pied" en 1939, puis les trois autres "pieds" en 1940.

Ensuite, nous avons engagé la construction de la digue. Ceux qui devaient mourir mouraient ; ceux qui devaient vivre vivaient.

Ce que les "travaux forcés" mangeaient à l'époque, consistait en ceci : on apportait du mil non lavé dans une moitié de fût qui servait de marmite, on y ajoutait du poisson séché, du sel, du piment. On faisait cuire.

Lorsqu'on était trop éprouvé par la faim, les sergents Raymond et Aimé choisissaient quelques recrues. On allait alors dans les villages riverains, vers les Welentigila... On accostait et pillait les Bambara. Une fois, à Welentigila, les Bambara ont tué deux recrues. On les pillait à la recherche de la nourriture. Lorsqu'on trouvait du maïs dans un champ, on le cueillait ; si c'est une chèvre qu'on rencontrait, on l'attrapait et on l'égorgeait ; ensuite, on reprenait notre route.

Quelques jours après, à la suite du refus unanime des paysans de Kala de le suivre dans son aventure sur les terres irriguées, dans « l'épopée nigérienne », Blanc envoya dans chaque village visité un camion qui devait ramener de force une famille désignée par lui comme bouc émissaire.

Aux moyens habituels de répression administrative s'ajoutait le recrutement par la contrainte des colons de l'Office. En effet, les chefs de canton procédaient à des désignations arbitraires pour la colonisation, frappant les paysans qui n'étaient pas en accord avec eux ou qui refusaient de leur faire des cadeaux en dehors des obligations coutumières. Ainsi, la menace d'envoi en colonisation, perçue comme une véritable punition par les paysans, devenait une arme privilégiée aux mains des chefs de canton. Les arbitraires en colonisation ont même entraîné des cas de suicide chez les Mosi, dans le cercle de Tugan.

C'est la région de Wayiguya qui fournit le plus grand nombre de colons du pays Mosi peuplé par 900 000 habitants environ<sup>6</sup>. Tantôt rattachée à l'autorité coloniale du Soudan, tantôt à celle de Haute-Volta, cette région était un foyer de migration, véritable « réservoir humain » qui a alimenté et alimente encore de nos jours les chantiers et plantations de l'Afrique de l'Ouest, notamment au Ghana (ex-Gold Coast) et en Côte-d'Ivoire. C'était ce flux migratoire mosi que les experts de l'Office tentait de diriger sur les terres irriguées (action qui s'inscrivait dans le cadre de la lutte interimpérialiste française et anglaise pour le contrôle de la main-d'œuvre ouest-africaine). Là aussi, l'Office échouera dans ses opérations de charme musclées, si l'on en juge par l'exode massif,

dès 1941, des villages entiers des Mosi de Wayiguya, des cercles de Kaya, Tugan et Yako vers la haute Côte-d'Ivoire fuyant devant la perspective de colonisation par la contrainte des terres irriguées nigériennes.

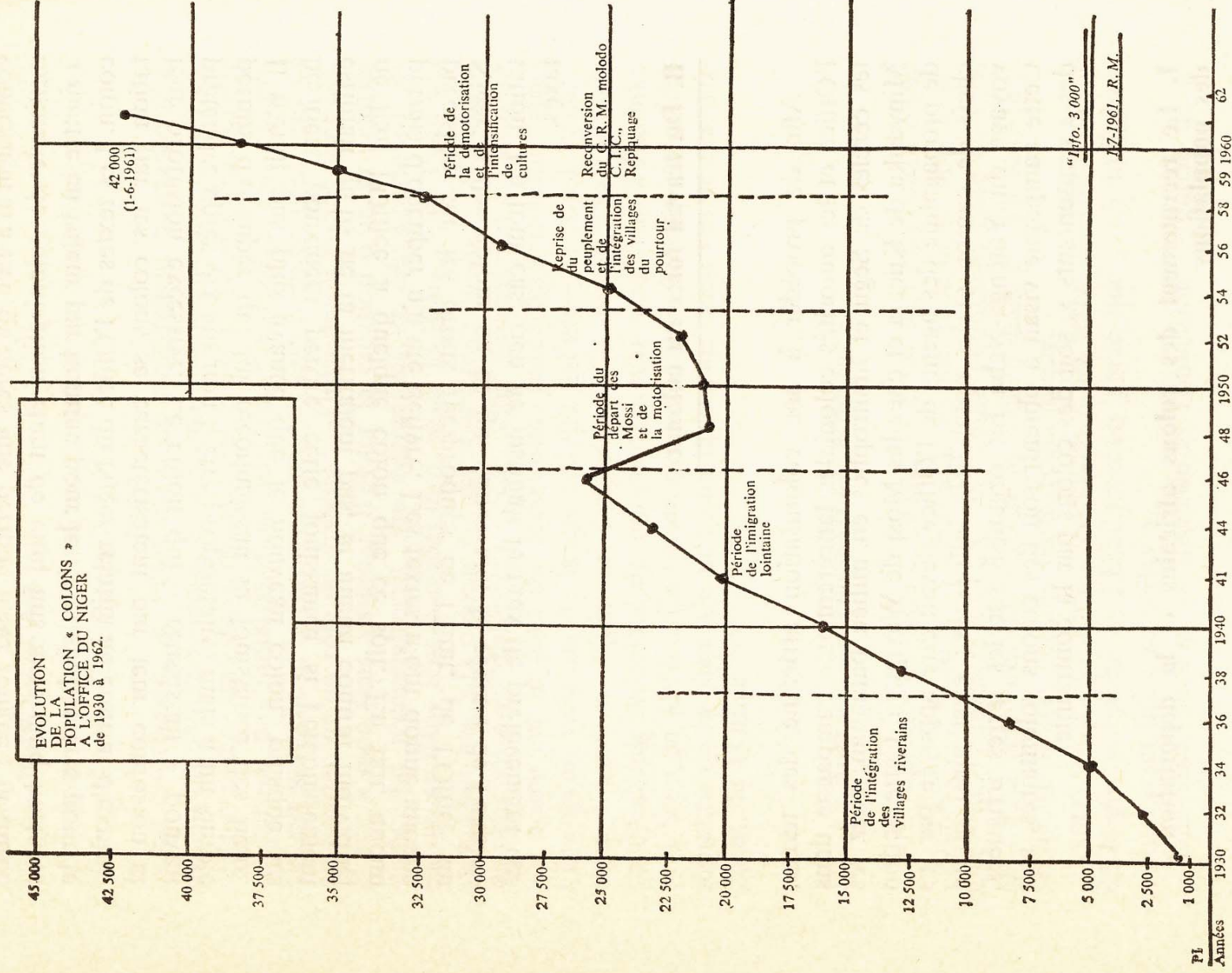
C'est précisément la même année (1941), au mois de mai, que fut enregistrée une forte mortalité, une centaine de personnes parmi les 1 170 nouveaux colons mosi sur les terres irriguées. Cette forte mortalité était due principalement à la précarité des moyens de transport et à la longueur du voyage, auxquelles il fallait ajouter la nourriture indigeste qui avait occasionné des troubles intestinaux (raison clinique de la mort des 100 travailleurs mosi). Il faut dire que les mauvaises conditions de transport ont frappé toutes les populations déportées sur de longues distances, entassées dans les cales et sur les ponts des chalands.

En 1941 également, l'inspecteur G. Pruvost, commissaire du gouvernement près de l'Office, déclarait face aux difficultés et sans mâcher ses mots : « J'estime qu'un tel recrutement [par le volontariat ou le consentement] est impossible sans une pression énergique, susceptible même d'exiger de véritables rafles ou opérations de police<sup>7</sup>. »

En sa qualité de directeur général adjoint de l'Office, Bauzil devait confirmer ce principe : « Nous serons d'ailleurs amenés cette année sans doute à déplacer non plus des familles isolées, comme il a souvent été fait, mais des villages entiers<sup>8</sup>. »

La presque totalité des colons africains recrutés pour peupler les villages de colonisation l'ont été malgré eux. C'est de cette constatation que le gouverneur général de l'A. O. F. fit part le 5 juillet 1938 au ministre des Colonies à Paris : « Les paysans noirs du Soudan français ne veulent pas du système actuel de la colonisation. On a employé la contrainte. Elle a échoué<sup>9</sup>. » Un aveu éloquent !

C'est la région de Wayiguya qui fournit le plus grand nombre de colons du pays Mosi peuplé par 900 000 habitants environ<sup>6</sup>. Tantôt rattachée à l'autorité coloniale du Soudan, tantôt à celle de Haute-Volta, cette région était un foyer de migration, véritable « réservoir humain » qui a alimenté et alimente encore de nos jours les chantiers et plantations de l'Afrique de l'Ouest, notamment au Ghana (ex-Gold Coast) et en Côte-d'Ivoire. C'était ce flux migratoire mosi que les experts de l'Office tentait de diriger sur les terres irriguées (action qui s'inscrivait dans le cadre de la lutte interimpérialiste française et anglaise pour le contrôle de la main-d'œuvre ouest-africaine). Là aussi, l'Office échouera dans ses opérations de charme musclées, si l'on en juge par l'exode massif,



Evolution de la population « colons » à l'Office du Niger de 1930 à 1962

A. MAGASA : Papa commandant a jeté un grand filet devant nous.  
Les exploités de la rive du Niger, 1902-1962  
MASPERO, 1970